

Les transgressions douces et folles d'une femme ordinaire

Au Théâtre de la Commune, à Aubervilliers, Didier Bezace met en scène « May »

Théâtre

Didier Bezace a adapté *The Mother*, le scénario de l'auteur anglo-pakistanaï Hanif Kureishi, pour créer, au théâtre, *May*, qui vient s'intégrer au cycle des « Mères » présenté à la Commune, à Aubervilliers. Il n'a pas cherché à occulter cette origine cinématographique – même si le film, sorti en 2004, est passé pratiquement inaperçu –, ni à réécrire le scénario pour en faire une pièce de théâtre. Il s'est au contraire intéressé à créer une sorte de film théâtral.

Qui est May ? Une femme, mère et grand-mère, venue avec son mari rendre visite à ses deux enfants londoniens. Comme dans le *Voyage à Tokyo* d'Ozu, ils sont d'abord reçus gentiment, mais quand le père meurt subitement, cette mère, May, qui ne veut pas retourner seule chez elle et passe de chez son fils à chez sa fille, devient un poids. Elle apparaît d'abord comme une petite femme gris souris, constamment vêtue de son manteau (mais curieusement sans sac à main), presque toujours assise, immobile, absorbée dans ses pensées ou son absence de pensées, ni heureuse ni malheureuse, juste posée là, d'abord à côté du mari, puis des enfants. Un fils bobo mais dont l'affaire périclète, une fille artiste et mère célibataire, plutôt fauchée. May ne quitte pratiquement pas la scène, mais n'intervient en rien. Elle est là et on n'y prête pas plus attention qu'au journal de la veille.

Et tout change. Réveillée par un baiser, elle sort de sa léthargie comme une princesse de conte de fées. Le Prince charmant est pourtant l'amant de sa fille, l'ami de son fils, bon à tout et bon à rien, plus grossier personnage que fringant chevalier. Et elle qui n'a jamais été vraiment à l'aise dans son rôle d'épouse modèle – qui déteste faire la cuisine – ou de mère de famille – aimante sans



May (Geneviève Mnich) et son amant Darren (Patrick Catalifo). PACOME POIRIER/CIT'EN SCÈNE

doute mais peu démonstrative – s'investit à fond dans cette histoire foutue d'avance, cette révélation sexuelle, cette nouveauté d'enfants, d'appétits, de plaisirs.

L'un des grands mérites de la mise en scène est son extrême pudeur, sa douceur, son respect infini de cette femme qui découvre ou redécouvre sa sexualité, son pouvoir, ses dangers, ses cruautés et qui va jusqu'au bout du possible, sans vraiment perdre la tête, immergée dans cette solitude qui ne la quittera qu'à peine.

Pas folle, elle gèrera son aventure mieux qu'on aurait pu le penser et en tirera l'énergie nécessaire

pour s'envoler, seule, vers d'autres cieux. Les images ont un rôle primordial, une mouette – tchékhovienne – passe en ponctuation, projetée sur les panneaux du décor, le corps nu de l'amant,

May ne quitte pratiquement pas la scène, mais n'intervient en rien. Elle est là et on n'y prête pas plus attention qu'au journal de la veille

affalé sur un lit, immobile, est entrevu en images séquentielles, l'appareil photo devient symbolique du regard qu'elle commence à porter sur les autres, sur l'autre. Les musiciens fidèles du Théâtre de la Commune, Laurent Caillon et Teddy Lasry, ont composé une vraie musique de film pour accompagner May, qui conforte encore cette impression d'entre deux genres, cinéma et théâtre.

Mais ce que l'on retient surtout

de cette histoire, c'est l'ambiance et la compassion infinie du metteur en scène pour son personnage principal, interprété magnifiquement et en toute retenue par Geneviève Mnich. A ses côtés, on retiendra surtout Lisa Schuster, Paula, la fille, amoureuse du même homme, désabusée, blessée par la trahison mais sûre de sa jeunesse. ■

MARTINE SILBER

May, d'après *The Mother*, d'Hanif Kureishi, adaptation et mise en scène de Didier Bezace. Théâtre de la Commune, 2, rue Edouard-Poisson, Aubervilliers (Seine-Saint-Denis). www.theatredelacommune.com/Tél. : 01-48-33-16-16. Du mardi au samedi à 21 heures (sauf les mardi 8 mai et jeudi 17 mai à 16 h 30), dimanche à 16 h 30. De 5 € à 22 €. Jusqu'au 3 juin. Durée : 2 h 30.